

Mlle Blanche Sidaut, gentille fleuriste, chez laquelle il va souvent livrer du travail. Cette charmante fille lui parle toujours aimablement, mais, certainement, ne le voit que comme un pauvre vannier. Tandis que s'il avait de l'or, il serait considéré, peut-être, autrement. Les mois succèdent aux mois, le vieux ne revient pas, nulle nouvelle, le coffret dort toujours à sa même place, une couche de poussière le recouvre. La belle saison est déjà partie, les premiers froids précurseurs de l'hiver, synonyme de souffrance pour les pauvres gens, arrivent à grands pas. Les Bastiani frémissent à son approche, ils regardent parfois la caisse de Basile qui renferme probablement dans ses flancs de quoi les mettre, pour toujours, à l'abri du besoin, mais pauvres ils sont honnêtes. Ah ! si Luigi écoutait ses fils :

Le vieux Basile est mort ; on ouvrirait le coffret et alors adieu les soucis, car il doit contenir de l'or. Mais Bastiani n'entend pas de cette oreille-là, il défend à ses enfants de lui reparler de cela. Pressés par la misère, par leurs mauvais instincts, une nuit les deux frères, s'étant concertés, décident de s'emparer de la mallette. Lorsque toute la famille est endormie, les deux garçons se glissent près du lit, et vont atteindre la caisse. Un formidable coup de bâton les fait rouler à terre. C'est Bastiani défendant son honneur. Depuis, il n'est plus jamais question de la caisse. L'hiver est passé maintenant. Un peu de chaleur, de verdure et de fleurs sont venues réchauffer et égayer les pauvres gens. Un matin, un monsieur, à l'air respectable, frappe chez les Bastiani, on l'introduit, il demande à parler à Luigi, celui-ci se montre et s'informe du but de la visite.

“ Je suis l'exécuteur testamentaire de Basile Benoît, dit le père Basile, il vous avait autrefois, avant son retour au pays natal, confié un coffret. ” Bastiani s'élance et tire de dessous son lit la mallette en question, recouverte d'une épaisse couche de poussière. Le notaire s'avance et sort de sa poche le testament de son client, il le lit aux Bastiani ahuris. Le vieux, quoique riche, vivait sordidement par méfiance, par avarice. Il était juste pourtant et léguait la mallette remplie d'or aux Bastiani, à une condition, c'est qu'elle n'ait jamais été ouverte. Le notaire en aura aisément la preuve en ouvrant lui-même le coffret très doucement, le couvercle étant retenu par un fil ; le fil intact, l'héritage est à eux. Le notaire soulève le couvercle ; tout étant en bon ordre, il salue les héritiers de Basile. La famille Bastiani récompensée de son honnêteté se voit à l'abri du besoin et chacun espère réaliser alors son rêve le plus cher.

A. SAMSON.

Le monocle sauveur

Un explorateur français, M. Lecœur, qui a passé de longues années en Afrique et qui s'y trouvait encore lors de la dernière révolte des Achantis, ne dut la vie... qu'à son monocle. Le rôle libérateur de ce petit instrument mérite d'être conté !

M. Lecœur, qui se trouvait seul avec un Anglais, M. Bennett, dans une petite factorerie sise à deux journées de Coumassie, n'eut d'autre ressource, lorsqu'éclata la révolte, que d'aller se mettre sous la protection d'un chef voisin, à Dunkoto.

Après lui avoir offert un repas plantureux, le digne sauvage qui était facétieux, ne trouva rien de mieux que de faire couper la tête de l'Anglais Bennett. M. Lecœur allait probablement subir le même sort, lorsque à un moment donné, il mit machinalement son monocle.

A la vue de cet œil supplémentaire, l'enfant du chef fut pris d'un tel fou-rire, que M. Lecœur éclata à son tour. Le monocle fut vivement projeté hors de l'arcade sourcillière — d'où redoublement d'hilarité de la part du négroillon et de son royal papa. Sentant la veine bonne, M. Lecœur passa le cordon du monocle autour du cou du chef et lui incrusta le verre dans l'orbite, tandis qu'il se remettait à lui-même un monocle de rechange. La chance voulut qu'aux yeux du chef Dunkoto, l'“ œil de verre ” qui augmentait sa vision, passât fétiche et que M. Lecœur fût considéré comme tabou.

Non seulement le sauvage épargna la vie de son hôte, mais il lui fournit une escorte qui les ramena, lui et son monocle, sains et saufs à la côte.

CONTRE LES RASEURS

Rien n'est aussi désagréable en voyage que d'être forcé de parler quand on a envie de se taire. Un de nos amis s'est débarrassé l'autre jour d'un bavard indiscret de la façon suivante. L'indiscret lui demande :

— Si je ne me trompe, je crois, Monsieur, vous reconnaître ?

— Jean Durant, répond notre ami sans enthousiasme.

— Jean Durand, c'est bien cela. La dernière fois où je vous vis, c'était à ?...

— C'était en Cour d'assises.

— En Cour d'assises. Auriez-vous été poursuivi pour délit politique ?

— Non, j'avais à répondre de plusieurs agressions commises dans les trains.

Un silence. Puis, rempli de prudence, le “ raseur ” changea de compartiment.